

Madame la présidente,  
Mesdames Messieurs membres de la Cour,

11 ans. J'avais 11 ans lorsque ma mère m'annonça sur le pas de la porte le décès de mon père.

11 ans. C'est aussi le nombre d'années qui se sont écoulées entre, hier, sa mort et mon témoignage, aujourd'hui.

Ce n'est que depuis peu que j'appréhende une réalité inévitable : je connaîtrai mon père plus mort que vivant. J'ai été condamné à vivre orphelin et cela sans aucun droit d'appel.

3 jours. Il m'a fallu 3 jours pour m'en remettre. Enfin m'en remettre... Ravalier mes larmes, mes douleurs, mes colères, mes désespoirs... Tout. Il fallait tout oublier. Être dans le déni. Il fallait bien ça pour survivre.

Pour moi mais surtout pour ma famille. Il m'était inconcevable, dès ce jour, d'être une source de tristesse ou de douleur pour ma mère, mon frère et mes sœurs. Je me devais d'être souriant, jovial, drôle, de toujours aller bien. Jamais personne ne devait apercevoir une quelconque détresse chez moi. Je m'étais donné pour mission de remplir ce vide béant qui s'était créé, qu'importe le prix à payer. Même si cela devait se faire en effaçant mes souvenirs avec mon père.

Je pense avoir réussi parfaitement cet enfermement de surface. J'ai réussi mon collège sans aucun souci, je n'ai pas compris la compassion que me portaient mes différents professeurs, je n'ai entaché aucune de mes relations amicales avec mes drames et j'ai oublié mon père.

Mais je n'étais qu'un enfant et malheureusement pour moi, le suicide de mon père, son immolation par le feu sur son lieu de travail se trouve être un traumatisme profond. La machine que j'étais devenue n'a pas tenu longtemps le déni drastique que je lui avais imposé : insomnies, crises de tremblements des mains, limitations sociales (certains de mes amis aujourd'hui me considèrent comme très froid).

Et de cette fatigue physique et mentale, jaillissent les questions auxquelles je n'ai jamais répondu : comment est-il mort ? Pourquoi l'a-t-il fait ? Qui a fait ça ? Qui l'a poussé à ça ? Qui était au courant ? Comment peut-on faire vivre ça à quelqu'un ? Jaillissent aussi les colères, les haines, les désespoirs et les pensées mortifères.

Me revoilà 4 ans plus tard, au début de mon lycée, sur la même ligne de départ, face à la mort de mon père.

Alors je me plonge dans ce qui a causé son suicide. Seul, toujours. Car dans cette archéologie de mon propre passé, je ne veux toujours pas être source de souffrances pour ma famille. Je ne veux pas les ramener à ces jours, ces mois, ces années de douleurs. Tout ça parce que j'ai « oublié ».

Donc je cherche seul. Dans la maison. Cette maison vidée des affaires de mon père, vidée de sa présence que pour la première fois je ressens. Regarder pour la première fois la porte d'entrée en réalisant qu'il ne la franchira plus.

Je tombe alors sur ses courriers. Je n'en lirai véritablement qu'un, le premier du paquet : « Lettre à mon employeur et à son actionnaire principal ». Sa dernière lettre. Pas pour nous, sa famille mais pour eux, ses bourreaux. Tout est là. Entre mes mains, sous mes yeux et à jamais dans ma tête. J'ai passé toute ma scolarité à faire des études de texte : qui peut oser dire de ne pas comprendre ce qui est en train de se jouer dans cette lettre ? Mon père le dit, il l'écrit, il le vit ! Et il le fera... Comme beaucoup d'autres avant lui et après lui. Ces noms que j'ai découverts au fur et à mesure de mes recherches.

(citation d'Eric Vuillard L'ordre du jour) p.141

« Leur mort ne peut s'identifier au récit mystérieux de leurs propres malheurs. On ne peut même pas dire qu'ils ont choisi de mourir dignement. Non. Ce n'est pas un désespoir intime qui les a ravagés. Leur douleur est une chose collective. Et leur suicide est le crime d'un autre. »

Qui est cet autre alors ? Cet autre, c'est son employeur : France Télécom - Orange et ses dirigeants. Capable de prétendre sauver une entreprise en liquidant les hommes et les femmes qui la font vivre...

Oui, torturer mon père et les autres salariés était un devoir, une mission pour eux. Dans mon archéologie de cet enfer, je tombe facilement sur les phrases plutôt éloquents de M. Lombard : « Nous ferons les départs d'une manière ou d'une autre, par la fenêtre ou par la porte. »

Le premier mot utilisé est « fenêtre ».

Celui qui parle n'est pas n'importe qui. Ce n'est pas dans n'importe quel contexte. C'est un PDG qui donne la ligne directrice de la future politique de l'entreprise. L'auditoire rit... M. Lombard rit. 2006 : la souffrance de mon père et de l'entière des salariés de France Télécom - Orange commence par des rires...

Et bravo messieurs-dames les prévenu•e•s, j'ai le plaisir de vous annoncer que vous avez réussi. Vous avez tellement bien réussi que l'actionnaire principal, l'État, est aux anges, qu'on vous décore du titre du meilleur manager de l'année 2008. Vous avez tellement bien réussi, qu'en 2011 encore, vos plans continuent à tuer.

J'ai envie de vomir... Je n'ai que 16 ans et se dessine devant moi le monde qui m'attendra fatalement : celui du travail. Ce monde où tout le monde peut hurler aux dirigeants d'une entreprise qu'ils sont en train de détruire des hommes et des femmes, de détruire mon père et où il ne passera jamais rien...

Un monde dans lequel on peut utiliser tous les moyens légaux afin d'alerter et où il ne se passera jamais rien...

Un monde dans lequel on peut crever et où il ne se passera jamais rien... Aurait-il fallu qu'on vous arrache vos chemises pour vous faire comprendre ?

Madame la Présidente, je n'ai que 16 ans et je comprends ça. Je comprends que deux mondes s'affrontent.

D'un côté celui d'un homme de 56 ans, fonctionnaire, qui a passé la quasi-totalité de sa vie au sein de France Télécom, qui a toujours fait preuve d'adaptabilité, de compétence, d'envie, et qu'on remercie par une mise à la poubelle et d'un passage par la « fenêtre ».

De l'autre des dirigeants se croyant tout permis par le prisme d'une réalité altérée, fracassant les barrières du légal avec la bénédiction des actionnaires et que l'on remercie par des primes et des postes de prestige en passant par la grande « porte ».

Les deux avaient leurs missions : l'un servait l'usager, les autres, eux-mêmes et leurs actionnaires. L'un travaille, les autres nuisent. L'un est mort et les autres ont survécu.

Voilà ce dont j'hérite. D'un futur en guerre permanente. D'un monde du travail qui fera tout pour me détruire. Je suis alors en colère. Une colère qui m'habite toujours, comme un poison. Car il est douloureux de porter quotidiennement le désir de vengeance, le désir de détruire ceux et celles qui ont tué mon père. De vouloir faire souffrir autant qu'il a souffert. De vouloir faire perdre autant que j'ai perdu.

Il est donc difficile de poursuivre sereinement les études que j'avais toujours voulu faire. Depuis tout petit je voulais faire professeur d'Histoire. Mais impossible pour moi de suivre correctement mon cursus universitaire. Après trois ans, j'abandonne. De même que ma pratique instrumentale au Conservatoire de Bordeaux. Les tremblements et la trompette ne font pas bon ménage. Dans ma tête, désormais, je me devais d'être utile là où je n'avais pas pu l'être pour mon père. C'est un devoir pour moi d'aider autrui dans les situations les plus dures. Pour cela je me suis fixé de devenir brancardier en hôpital puis ambulancier, voire pompier. Je suis actuellement secouriste à la Protection civile. Faire ce qu'eux sont incapables de faire : porter secours.

Mais très ironiquement, mon premier emploi fut dans le funéraire, en tant que chauffeur-porteur au sein de l'entreprise PFG. Première véritable expérience de travail. Je me sens à ma place, utile. Mais très rapidement, une réalité me rattrape : celle de mes employeurs. Lors de mon dernier mois de CDD, j'ai eu l'impression de vivre le vécu de mon père, l'ambiance qu'il a pu connaître sur ses différents lieux de travail, bien qu'à des années lumières de sa souffrance. Pressions sur les anciens pour les faire partir car ils coûtent trop cher, turn over incessant de jeunes en CDD, volonté non dissimulée d'empêcher qu'on se syndique...

Et me voilà jeté dehors, mis à la poubelle, sans aucune raison valable. Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis bêtement : « J'ai eu la chance qu'on me laisse partir, moi. ». Car ça non plus je ne l'ai pas compris. Ils ont voulu faire partir mon père de l'entreprise. Très bien. Ils ont été violents, humiliants. Il a compris le message. Il a postulé régulièrement dans d'autres services, vers d'autres administrations : collectivités territoriales, armée, pompiers... Mais il n'a jamais été pris. On apprend par l'enquête que ses candidatures, qui passaient obligatoirement par France Télécom, étaient soit perdues, soit non transmises. Il a voulu prendre la « porte » mais on la lui a fermée.

J'aurais pu croire à une blague si ça n'avait pas été la vie de mon père dont il était question. Jusqu'en 2011 il a tenté de partir. 2011. Je le répète pour celles et ceux qui sont buté•e•s sur le fait que les effets d'une politique d'entreprise s'arrêtent lorsque ses instigateurs et instigatrices s'en vont. Un seul mot : naïveté. J'ai 23 ans, et ça fait longtemps que je n'en ai plus.

En revanche, à 23 ans, je porte en moi le désir profond de mettre fin à mes jours. Et cette vérité s'est matérialisée il y a peu suite à une discussion avec un ami, interne en médecine. Je travaillais alors chez HYGECO, une entreprise d'ambulancier funéraire. Je lui racontais que j'avais été appelé une nuit, à 3h, pour aller chercher un corps à Biscarrosse. C'était un jeune homme, découvert par ses amis, pendu à une rambarde, devant le McDo, à l'entrée du parking. Je le décroche. Et une pensée me traverse l'esprit : « C'est à ça que ça ressemble, un suicide ».

Je n'ai pu m'empêcher de penser à ce moment dont personne ne parle vraiment : la découverte. Des parents qui découvrent leur enfant pendu. Des collègues qui aperçoivent le corps de leur collègue chuter et s'écraser au sol. Ce gardien qui découvre le corps calciné de mon père. Cette scène macabre du corps abandonné de la souffrance vécue. Cette pièce manquante entre l'homme qu'il a été et le cercueil qu'on a suivi au Crématorium.

On a l'habitude de regarder les articles de journaux le lendemain pour en savoir plus sur le corps que l'on a pris en charge la veille. Jeune homme de 24 ans, quasiment mon âge. Il travaillait au McDo de Biscarrosse, en congé maladie pour une dépression sévère due à un management violent. Il s'est suicidé sur son lieu de travail.

Inlassablement, quasi fatalement, je me retrouve face à mon vécu.

J'en parle succinctement avec mon ami. Il me parle alors des protocoles qu'ils ont aux Urgences lorsqu'ils ont des patients dont ils suspectent un comportement à risque afin de savoir s'ils doivent les garder ou les laisser repartir. Les trois questions sont : savez-vous quand ? Savez-où ? Savez-vous comment ?

Dans ma tête, automatiquement, je réponds : 1) souvent 2) n'importe où tant que c'est loin de chez moi 3) avec l'opinel que mon père m'a offert que je porte toujours sur moi, en m'ouvrant les veines, à la gorge ou au bras. Si ce n'est pas possible, un tram fera l'affaire.

Depuis ce jour, je vois enfin l'héritage que j'ai de mon père. Ce ne seront jamais des souvenirs heureux de jeux avec lui, de moments en famille agréables. Non. C'est sa souffrance et sa mort que je porte en moi.

J'arrive à comprendre de façon plus claire les différents comportements que j'ai avec mon entourage. Je comprends mieux pourquoi je cherche à détruire de façon méthodique mes liens avec ma mère, mon frère et mes sœurs en évitant au maximum un partage de joie, de rires, de moments conviviaux. Je sais désormais que je préparais ma disparition. Comme mon père.

On m'a fait remarquer que je passais énormément de temps dans ma chambre, trop pleine et mal rangée, que je m'isolais. Comme mon père et son atelier. Que je voulais disparaître. Comme mon père.

Aujourd'hui, sincèrement, je me pose la question : je suis M. Louvradoux, mais lequel ? Rémy ou Matthieu ? Syndrome de l'imposteur.

Avec cet héritage, je dois construire un couple, ou simplement vivre une histoire amoureuse. Réussir à construire un lien affectif alors que je veux disparaître. Expliquer pourquoi, un minimum, ça ne va pas être facile de s'ouvrir totalement à l'autre. C'est dur. Pour soi et pour l'autre. De comprendre l'ampleur du désespoir porté dans sa chair, de réussir à le porter et de vivre avec. Je peux vous le dire, ça ne laisse pas beaucoup de place aux plaisirs.

Plus encore. Je souhaite aujourd'hui ne jamais fonder une famille, de ne jamais avoir d'enfants. M'imaginer transmettre ce mal est intolérable. Je veux que jamais plus ma souffrance se reproduise.

Je veux que jamais plus la souffrance que mon père a vécue n'existe. Je n'ai pas envie de vivre dans un tel monde.

Madame la Présidente, messieurs-dames membres de la Cour, ce procès est politique. Que certains et certaines ne peuvent le concevoir, c'est triste pour notre société.

L'histoire de la souffrance de mon père est politique car elle est le fruit de la politique de l'entreprise France Télécom-Orange, de son actionnaire principal et de ses dirigeants.

L'histoire du corps de mon père, grossi, ses insomnies, ses problèmes respiratoires, ses problèmes de poignet, accusent sans aucune équivoque les effets d'un harcèlement moral répété et soutenu durant des années.

L'histoire de sa mort, une parmi des dizaines d'autres, doit être gardée en mémoire comme étant la preuve que leurs profits ont valu plus que sa vie.

Nous savons qui a tué mon père.

Rendez-lui justice. Faites que son suicide ne soit pas qu'une simple interpellation.